Le nouveau Lycée du Parc à Lyon.

Numéro d'inventaire : 1979.18767
Auteur(s) : B. Francdouaire
Type de document : article
Éditeur : L'Illustré du sud-est
Date de création : 1911
Description : Article découpé dans une revue.
Mesures : hauteur : 283 mm ; largeur : 132 mm
Mots-clés : Bâtiments scolaires : Lycées et collèges d'enseignement général
Filière : Lycée et collège classique et moderne
Niveau : Post-élémentaire
Nom de la commune : Lyon
Nom du département : Rhône
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 1
Mention d'illustration
ill.

Prix du Numéro : 0.50 SAMEDI 8 AVRIL 1911 1re Année — N° 10

L'ILLUSTRÉ DU SUD-EST

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Actualité — Littérature — Beaux-Arts — Modes — Sports — Tourisme

LE NOUVEAU LYCÉE du PARC à LYON

Plan panoramique dressé par M. l'Architecte Rogniat

Comme le montre notre gravure représentant l'état des travaux du nouveau Lycée de Lyon, malgré une grève interminable des maçons et les longs mois d'intempérie, les grandes constructions s'élèvent et tout fait prévoir leur achèvement dans un temps assez rapproché.

L'ancien lycée Ampère, noir, enfermé dans la ville et sans air, débarrassé bientôt de la Grande Bibliothèque, sera désormais ouvert exclusivement aux externes.

Quant à l'œuvre colossale de M. Rogniat, on voit par notre gravure combien les lignes en sont régulières et architecturales; de vastes dégagements, de belles cours plantées d'arbres assureront partout l'air et la lumière, avec le Parc comme cadre grandiose à ce beau monument.

Phot. Giron sur plaques Lumière

L'état actuel des travaux

Dans le pavillon central, au rez-de-chaussée, en façade sur un jardin coquet, se trouvent les bureaux, parloirs, économat, bureaux du proviseur, du censeur; au-dessus, les logements du haut personnel et des professeurs. Dans l'aile gauche, l'entrée et tous les services des petits et des moyens; même distribution à droite pour les grands, sans aucun contact entre les deux ailes.

Les classes se succèdent autour des cours; au-dessus les salles d'études, les dortoirs et les chambres pour les élèves des cours supérieurs; au fond, à gauche comme à droite, les réfectoires.

Dans l'aile droite, les salles de physique, chimie, les laboratoires; enfin tout à fait au fond et indépendante des autres bâtiments l'infirmerie avec ses chambres d'isolement.

Tel est, dans ses grandes lignes, le plan du nouveau lycée dont nous devons féliciter hautement l'auteur et qui dotera Lyon d'un établissement modèle.

On sait qu'ils sont confiés à l'éminent architecte. M. Rogniat, vice-président de notre Société Académique d'architecture, officier de l'Instruction publique, qui en a dressé les plans.

B. Francdouaire.

La Mi-Carême a été, comme chaque année, l'occasion de nombreuses cavalcades pour lesquelles s'est dépensée excessivement l'imagination de jeunes artistes. C'est une des dernières traditions que nous ont léguées nos ancêtres ; à ceux-ci, vivant constamment sur le pas de leur porte, la rue était comme la continuation de l'existence familiale, de sorte que la plupart des fêtes se donnaient sur la voie publique.

Le rire était aisé chez nos pères, peut-être parce qu'ils ignoraient la plupart de nos soucis ou parce que le vin, la bière et la cervoise étaient si bon marché qu'on en avalait des pintes sans se ruiner ; la moindre mascarade, le moindre bateleur ou jongleur attiraient la foule facilement satisfaite et le plus simple déguisement suscitait la joie des badauds.

Nous sommes devenus beaucoup plus difficiles ; il nous faut des chars luxueusement décorés, beaucoup d'esprit dans la satire et la bouffonnerie, une profusion de costumes et de véritables apothéoses. Ce n'est plus la vieille cavalcade classique, c'est une exposition d'allégories, chacune examinée, discutée, critiquée comme une pièce de théâtre.

C'est vraiment trop exiger pour une réjouissance populaire, et nous approuvons les Tarasconnais qui éprouvent chaque année un plaisir égal à sortir simplement leur tarasque de carton dont la queue balaie les spectateurs les plus proches pendant que la farandole endiablée déroule autour d'elle ses anneaux.

Ce que l'on a innové de mieux, depuis quelques Mi-Carêmes, c'est l'élection des reines, choisies par les midinettes des diverses corporations ; malheureusement, pour cette souveraineté d'un jour, elles risquent les plus graves maladies, grelottant sous le maillot et les voiles que la coquetterie leur a fait accepter, mais qui ne sauraient les défendre contre les morsures d'un froid très vif supporté pendant de longues heures. Il est vrai que, de nos jours, le danger est l'inconvénient naturel de toute royauté.

Si demain une toux opiniâtre déchire leur poitrine, elles se diront que leurs sourires ont valu aux pauvres une recette plus abondante, et elles ne se douteront pas qu'à ce compte-là la charité va jusqu'à l'héroïsme.

J'ai vu un pauvre diable qui, au lendemain de la cavalcade, suivait, tête baissée, la bordure du trottoir, remuant du bout d'un bâton la couche épaisse des confettis maculés et ramassant de loin en loin quelque sou égaré. Il y a ainsi quelques beaux jours dans l'année pour les ramasseurs d'épaves.

***

Belles occasions également pour les pickpockets qui opèrent avec la tranquillité la plus grande au milieu de l'inévitable cohue et qui, si votre main rencontre par hasard la leur dans votre poche, ont toujours la ressource d'emplir d'une poignée de confettis et de rendre aphone pour un moment la bouche qui s'ouvrait pour crier « au voleur ».

Quand la voix vous est revenue après de multiples efforts du larynx, votre filou est déjà loin, glissé à travers les rangs serrés, et votre bourse infidèle vous a quitté pour l'accompagner.

Cette profession de pickpocket est aujourd'hui gâtée par un trop grand nombre d'apprentis qui ont fait un usage vulgaire de ce qui était jadis un art véritable. Etre détroussé avec une habileté extrême provoquait alors une admiration qui consolait de la perte.

Lorsque Fred Flash, le roi de la haute pègre de Londres, employa toute sa science à s'approprier d'une façon magistrale, aux courses d'Epsom, le portefeuille d'Edouard VII, qui n'était alors que prince de Galles, il ne put s'empêcher d'en informer le prince par la lettre suivante :

« Monseigneur,

« Votre Altesse Royale a dû s'apercevoir, à son retour des courses d'Epsom, de la disparition de son portefeuille qui contenait... (Ici une énumération complète des billets renfermés dans le portefeuille).

« Je crois honnête d'avertir Votre Altesse Royale que je suis en possession de cet objet qui, pour moi, a une double valeur, car il ne m'arrive pas souvent d'être porteur d'un portefeuille de prince royal. Je l'ai pris à Votre Altesse Royale sans qu'elle s'en doutât quand Elle quittait sa tribune.

« Je suis, Monseigneur, avec le plus profond respect, de Votre Altesse Royale, le très humble sujet,

« Fred, roi des pickpockets. »

On assure qu'Edouard fut si émerveillé de cet exploit qu'il s'en amusa beaucoup et qu'il donna des ordres pour que Fred ne fût pas inquiété.

Il est certain que, puisqu'il est nécessaire d'être volé, mieux vaut avoir affaire à des spécialistes ingénieux, prudents et adroits, qu'à de grossiers manœuvres qui vous arrachent votre montre comme une dent dans les foires de campagne. Ceux-là opèrent avec tant de brutalité que, s'ils manquent leur coup — ce qui arrive souvent — la montre est néanmoins détériorée assez pour vous occasionner une grosse dépense chez le bijoutier.

***

Mais voyez l'inconséquence publique ; le nom d'un artiste dans le vol, tel que Fred Flash, est aujourd'hui complètement dans l'oubli, tandis que toute une génération s'extasie sur les exploits d'un Arsène Lupin dont l'existence n'est pas plus démontrée que celle de Guillaume Tell ou de Shakespeare.

Aussi quelle différence dans les procédés de nos jeunes apaches ! Nourris de cette littérature de brigandage, où des forfaits de bandits alternent avec des exploits de Peaux-Rouges, ils ne sortent plus sans un attirail complet de revolvers, de poignards, casse-tête, etc.

De là une propension déplorable au meurtre plus qu'au vol, au meurtre bête, sans profit, simple satisfaction d'un instinct de carnassier.

A défaut de passants, c'est le premier gardien de la paix, rencontré au hasard de la route, qui tombera sous le couteau de ces bons jeunes gens qui n'ont pas encore effeuillé la fleur de la vingtième année.

On enterrait, l'autre jour à Paris, un de ces défenseurs de l'ordre, qu'un apache avait pris plaisir à tuer. Ses obsèques avaient lieu aux frais de la ville ; les cordons du poêle étaient tenus par un gardien de la paix, un pompier, un garde municipal et un gendarme, les quatre personnifications de la sécurité publique ; M. Lépine a prononcé un émouvant discours...

C'était très bien, très solennel ; on recommencera à la prochaine occasion.

Ne pensez-vous pas qu'au lieu de commémorer si dignement nos victimes du devoir, il ne serait pas plus intelligent d'en réduire autant que possible le nombre ?

Les Anglais emploient à cet égard une méthode toute différente de la nôtre. Les policemen, en face d'individus jugés dangereux, se bornent à crier : « Haut les mains ! » et quiconque ne lève pas les mains aussitôt et fouille dans sa poche, est incontinent abattu.

C'est simple et un peu brutal, mais les résultats sont très satisfaisants ; bien peu d'agents de police, mais beaucoup plus d'apaches disparaissent de la scène anglaise, et le vulgaire passant ne songe pas à s'en plaindre.

Pourquoi mettons-nous en France tant de délicatesse à arrêter un bandit quand nous avons des procédés si rapides pour interner un brave homme que sa femme aura déclaré atteint d'aliénation mentale pour s'éviter les frais d'un divorce.

On sait qu'on reconnait un fou à ce qu'il affirme plus énergiquement qu'il a tout son bon sens ; il témoigne ainsi, en effet, d'une tendance fâcheuse à la contradiction, tendance que l'on n'hésite pas à qualifier de monomanie.

Je sais bien qu'il est beaucoup de fous, surtout en dehors des asiles, et même personne n'a prouvé encore que ces établissements n'étaient pas au contraire le refuge des seuls gens raisonnables : ce qui le prouve d'ailleurs, c'est qu'on dit communément « l'asile du sage ».

Mais, à supposer que le nombre des déments dépasse les bornes qu'on se figure lui assigner, cela démontre simplement que le progrès humain accomplit son évolution fatale. Un savant s'est chargé d'établir, en effet, qu'avec la vie que nous menons, le genre humain sera totalement fou au bout d'un cycle déterminé d'années.

Ne plaignons donc pas ceux qui ont pris les devants, puisque nous sommes certains de les rencontrer à une étape quelconque de la route.

Gil Bert.